



## HÉRAT L'HUMANISTE

### Résistance et renaissance

PAR LAURENCE D'HONDT

LA GRANDE VILLE DE L'OUEST AFGHAN N'EST PLUS UNE VILLE EN GUERRE. AVEC L'AIDE DE HASIM, NOUS AVONS DÉCOUVERT UN ART DE VIVRE RESTÉ ÉTONNAMMENT INTACT, MALGRÉ LA GUERRE ET LA PAUVRETÉ : DES CÉRAMISTES PAS TRÈS LOQUACES SUR LEURS SECRETS DE FABRICATION, BABA BLUE LE DERNIER SOUFFLEUR DE VERRE. ET PUIS, DANS LES HAMMAMS, LES FEMMES ONT OUBLIÉ LEUR RETENUE... RÉCIT.

**H**asim est un garçon délicieux. La guerre, la violence, les excès idéologiques qu'a vécu son pays ces vingt dernières années et au beau milieu desquels il est né, ne semblent pas l'avoir marqué. Ce jeune Héراتi de seize ans déborde d'intelligence et de curiosité, et dans tous les gestes, une courtoisie exquise et la sensibilité à fleur de peau. Pour notre plus grand ravissement, il semble comme tombé tout droit de ces quelques siècles de raffinement qui ont un temps fait rayonner la

ville jusqu'aux confins de la Mongolie. Pour retrouver, comme nous le cherchons, quelque chose de cet « art de vivre » islamique et oriental, qui avait tant fasciné les voyageurs jusque dans les années 70, Hasim est donc le passeur idéal. D'autant qu'il est aussi de son temps : sous les taliban, l'enfant s'est rendu tous les matins dans une école clandestine pour apprendre... l'anglais et c'est ainsi qu'il est aujourd'hui devenu guide en notre compagnie, pour la première fois. Il faut dire qu'Herat, deuxième ville d'Afghanistan, reste aujourd'hui une oasis provinciale et relativement isolée, où la vie moderne n'arrive encore qu'au compte-gouttes, dans le tourbillon de poussière soulevé par les voitures qui viennent s'aventurer jusque là.

De tout temps, la ville d'Herat n'en a pas moins été le centre culturel et artistique du pays. Là où la ville de Kandahar s'est plutôt fait connaître pour son austérité conservatrice, Mazâr-i Sharîf pour la rudesse poussiéreuse de ses steppes et Kaboul pour son cosmopolitisme, Herat est l'Ispahan de l'Afghanistan. Mais aujourd'hui, en ce début >

HÉRAT



> primaire dans la montagne pour les enfants de deux villages voisins : deux classes pour les filles et deux pour les garçons.

En janvier 2002, Mohamad Bobur retourne dans sa ville libérée de Mazâr-i Sharîf. Il veut y ouvrir un nouveau lycée Esteqlal, comme à Kaboul, comme à Douchanbé. Solidarité Panjshir décide de se lancer avec lui dans l'aventure.

Bobur obtient des autorités locales l'autorisation de transformer un ancien bâtiment qui avait été construit par l'association tchèque People in Need, avant l'arrivée des taliban.

Il décide de construire un troisième niveau de 1 000 m<sup>2</sup> supplémentaires. Le lycée pourra ainsi accueillir 5 000 élèves dont 1 000 filles. Le budget est estimé à 80 000 dollars. Les travaux sont lancés avec les entrepreneurs locaux.

En mars, Solidarité Panjshir effectue une nouvelle mission. Nous rencontrons le gouverneur, Mohamad Ustad Atta, le directeur du lycée et tous les professeurs. 80 % d'entre eux sont des femmes. Solidarité Panjshir obtient une subvention du ministère de l'Éducation nationale français, grâce à Martine Storti, chargée du dossier afghan.

Je me rends sur place pour suivre l'avancée des travaux. En juin 2002, grâce à l'aide du Sénat, et plus particulièrement du sénateur Aymeri de Montesquiou, nous acheminons

un bus par avion militaire jusqu'à Kaboul. En effet, il est important que les professeurs femmes puissent se déplacer en sécurité. Mohamad vient chercher le bus pour le conduire à Mazâr. Plusieurs missions se succèdent afin de remettre l'argent récolté en France.

Les premiers mois 2003 sont difficiles. Les dons n'arrivent plus, les prémices de la guerre en Irak nous empêchent de nous rendre sur place. Les travaux sont stoppés quelque temps.

Certaines ONG internationales profiteraient bien de la situation pour se faire octroyer le chantier. Nous subissons des pressions. On cherche à nous déstabiliser. On veut nous obliger à changer d'opérateurs.

En juin 2003, je repars pour Mazâr. J'ai trouvé 15 000 dollars supplémentaires. Grâce à la fondation américaine Sabre, nous obtenons même des dons de particuliers américains.

En octobre, le troisième étage est terminé. En décembre, lors de ma dernière visite en Afghanistan, le ministère de l'Éducation nationale afghan me délivre un certificat attestant la bonne qualité des travaux. Le lycée sera dédié à la mémoire d'Ahmed Shah Massoud et géré par la fondation que son frère Wali vient de créer. Nous espérons pouvoir l'inaugurer très prochainement. Mais il reste encore le toit à finir... ■

MAZÂR-I SHARÎF

## La résistance du cœur et de l'esprit

PAR PATRICIA LALONDE\*



\* Patricia Lalonde est secrétaire générale de l'association humanitaire Solidarité Panjshir.





> minuscule. L'univers de Baba Blue est étroit et étouffant, mais l'homme ne s'en plaint pas. Comme les maîtres verriers d'autrefois dans nos contrées, ceux de Murano par exemple, Baba Blue parcourt régulièrement le pays, à l'invitation d'artisans à Kaboul ou dans d'autres villes afghanes, pour y faire tourner les fours. Et dans son sillage, ce n'est pas le rire qu'il entend, mais des courbettes de respect.

Mais Hérat serait presque trop « artisanale », si Hasim ne nous avait pas fait pousser la porte d'un des soixante-dix hammams de la ville. Dès que vous avez franchi le sas de la porte, des sourires avenants vous y accueillent et des bras se tendent vers vous pour vous débarrasser des

KABOUL



Reportage photographique de Marc Buscail

turbans ou burqas, qui encombrant le corps. L'air surchauffé fait immédiatement perler les corps, comme de la rosée matinale. Sur les dalles de marbre ou de pierre qui tapissent le sol, dans un clair-obscur embué, les chairs prennent alors vie, se détendent, se lavent à grands coups de baquets d'eau froide, se bichonnent, s'étalent. Des masseurs officient dans un coin, la barbe caressant les membres des clients, tandis que dans un autre, on ôte la culotte, dernier carré de pudeur, pour faire sa toilette intime. Les bains d'Hérat sont particulièrement appréciés des femmes, pour qui ils constituent à peu près le seul espace public de liberté et de sensualité. À deux pas, derrière le mur, on entend la voix des hommes. Entre leur nudité décontractée et l'austérité affichée à l'extérieur, le contraste est saisissant.

Mais la nuit tombe vite sur Hérat et chacun est alors obligé de rentrer chez soi, retrouver le sentiment de précarité et d'isolement qu'impose le couvre-feu. Du haut de son petit palais octogonal, construit sur une colline à l'extérieur de la ville, Ismaïl Khan, le gouverneur d'Hérat, moudjahid contre les Soviétiques et résistant contre les taliban, veille à ce que la ville reste sienne. Tout en soignant son image d'homme politique pieux et proche des « gens », il engrange les dividendes de ses combats... ainsi que les quelque 160 000 dollars par jour provenant des douanes de la frontière avec l'Iran, soit un montant presque égal à celui de l'État afghan. Mais l'homme semble désormais vouloir prolonger sa légende, non plus en résistant, mais en bâtisseur, et pourquoi pas, en bâtisseur d'empires ! Mais dans le noir qui enveloppe au loin la ville, ses hommes ont pris place aux carrefours, pour hurler leur retentissant « dresh » ou « halte-là » aux passants et conducteurs aventuriers ou completeurs. Dans sa maison en pisé, Hasim n'a alors plus qu'à se distraire en compagnie de sa famille et à attendre une nouvelle fois que l'aube lève les barrages...



> de XXI<sup>e</sup> siècle et après vingt-trois années de guerre, qu'en reste-t-il ? A priori, lorsqu'on y déambule rapidement, la ville ressemble toujours à un entrelacs de ruelles et de cours qui communiquent avec d'autres ruelles et d'autres cours. Alors que l'on nous annonçait une cité détruite, la ville pousse à nouveau ses minarets restaurés in extremis par des archéologues italiens, vers le ciel. Tandis que le centre ville, ce labyrinthe oriental, est en pleine rénovation...

Mais vingt-trois années de guerre ne sont évidemment pas passées sans laisser de traces de souffrance. À sa manière délicate, Hasim va d'ailleurs commencer par nous les montrer, en nous emmenant auprès des membres de sa famille, car c'est souvent dans l'intimité que se ressentent le mieux les blessures du passé, en même temps que la nécessité d'y survivre. Il nous fait pénétrer dans la cour intérieure d'une maison à deux étages. Là, nous découvrons une enfilade de pièces entièrement décorées de stucs peints et incrustées de petits miroirs et de pierres semi-précieuses. Une petite « folie » privée faite par l'oncle de Hasim, Abdel Khaleq, pour le plaisir esthétique de la famille et dans le respect des traditions de la ville. « C'est ici, dans cette pièce, qu'il a été tué par les Russes », nous confie pudiquement son fils, qui n'avait alors que treize ans. Mais le temps a passé et il ne reste aujourd'hui que ses photos accrochées au mur en modeste souvenir... À présent, son fils, grand gaillard d'une trentaine d'années, fait du commerce avec le Pakistan. Mais, l'esprit de la famille soufflant encore, il fait du commerce d'instruments de musique, principalement de robabs, l'instrument préféré des Hératīs. C'est une sorte de luth, utilisé lors des festivités, mariages, anniversaires ou réjouissances quelconques. Une des délicatesses de la ville. La fabrication de cet instrument fait en bois de mûrier s'y déroule entièrement et dure deux mois, environ. Il émet un son unique, celui du vent de l'oasis...

Que ce soit chez les tisserands, où s'amoncellent à nouveau les tapis des nomades turkmènes et baloutches, chez les brodeurs de houppelandes de fourrure de mouton ou chez les marteleurs de cuivre, les signes de

renaissance de la ville sont partout là, bruyants, chatoyants, ludiques. Chez certains artisans, cette renaissance ressemble même à une exhumation. Ainsi les céramistes sont venus reprendre possession de deux salles attenantes à la mosquée du vendredi pour y retrouver l'art de la glaçure à décor de lustres métalliques. Ce nom à rallonges que des scientifiques de l'expédition Paris Kaboul\* en voyage dans la région nous font découvrir, signifie en deux mots que les dessins peints sur la céramique changent au regard, selon la lumière qu'on leur applique. Une technique complexe, dont le savoir-faire remonterait à plus de mille ans, à l'époque prestigieuse du règne des Abbassides à Bagdad... Mais lorsqu'on demande aux céramistes plus de détails sur les secrets de fabrication ou les heures de cuisson, ils plongent le nez dans leurs couleurs et esquivent poliment. On peut les comprendre : ils sont peut-être les seuls dans le monde musulman à avoir conservé certaines traditions, qu'ils ne possèdent d'ailleurs plus entièrement...

Heureusement, à quelques mètres de là, il y a Baba Blue. Le dernier souffleur de verre de la ville, qui a lui aussi des raisons d'être fier de son savoir-faire, nous ouvre lui plus largement sa boutique, même si elle est >

\* L'expédition scientifique Paris-Kaboul a été organisée en août-septembre 2003, sous le patronage de la Guilde Européenne du Raid et du magazine *Le Point* et a réuni une trentaine de journalistes, de scientifiques et d'aventuriers, le long des routes de la Soie, de Paris à Kaboul.

